

le protestantisme ne manque plus d'unité, attendu que les différentes sectes ne nient aucune des vérités fondamentales du christianisme. Mais Jésus-Christ ne s'est point occupé de choses secondaires ; tout ce qu'il a enseigné est également important ; et n'a-t-il pas d'ailleurs prescrit aux apôtres de tout enseigner ? Or comme les protestants ne sont pas d'accord sur ce que Jésus-Christ a enseigné, puisqu'ils ne s'entendent pas sur ce qu'il faut regarder comme *pur Évangile*, et puisque, d'un autre côté, Jésus-Christ n'a rien pu enseigner de contradictoire, il s'ensuit qu'une seule de leurs sectes doit être dans le vrai, à moins qu'elles ne soient toutes dans le faux. Il n'est donc pas exact de dire qu'aucune des sectes protestantes ne nie les vérités fondamentales, et l'assertion que le protestantisme possède le signe de l'unité n'a aucune base solide. Mais allons plus loin, et tirons les conséquences qui résulteraient de cette assertion si elle était vraie. Il est de fait que les mythiques regardent les Évangiles comme des livres fabuleux, que d'après les rationalistes ces livres n'ont pas été inspirés par le Saint-Esprit, et sont en tout semblables à d'autres livres ; il est de fait que plusieurs sectes refusent de voir trois personnes dans la Divinité ; que pour les sociniens, les rationalistes et les mythiques, Jésus-Christ n'était qu'un simple homme ; que les zwingliens nient la sainteté de Dieu, puisqu'ils le regardent comme l'auteur du mal ; il est de fait que les stricts luthériens et zwingliens nient le libre arbitre de l'homme, que plusieurs sectes soutiennent que la foi seule sauve ; il est de fait que les quakers nient que Jésus-Christ ait institué des sacrements, que les zwingliens ne regardent le pain et le vin que comme des signes du corps et du sang de Jésus-Christ ; il est de fait que plusieurs sectes n'admettent point que Jésus-Christ ait accompli la rédemption des hommes. En conséquence, lorsqu'on prétend qu'aucune des sectes existantes ne nie les vérités fondamentales du christianisme, il s'ensuit nécessairement que les dogmes de l'inspiration divine de l'Écriture sainte, de la sainte Trinité, de la divinité de Jésus-Christ, de la sainteté de Dieu, du libre arbitre de l'homme, de la nécessité d'une conduite vertueuse, de la rédemption, des sacrements, de la cène, ne sont point au nombre des *vérités fondamentales* du christianisme, mais des dogmes que l'on peut à son gré admettre ou rejeter. Or, si ce ne sont point là des vérités fondamentales, quels sont donc les dogmes qui restent comme vérités fondamentales ? Il y a un Dieu,

le pape est l'Antechrist, et l'Église de Rome est la prostituée de Babylone, ce sont là les seules que nous retrouvons. Mais si telles sont les vérités fondamentales du christianisme, si toutes les sectes qui les avouent doivent être seulement regardées comme "les formes différentes sous lesquelles se présente l'Église unique de Jésus-Christ" (*Felde*, p. 33), pourquoi ne pas regarder aussi le mahométisme comme une des formes sous lesquelles se présente l'Église unique de Jésus-Christ ? Il ne nie aucune de ces trois vérités fondamentales. En attendant cette assemblée de prédicateurs rétracte sur la même page l'assertion qu'elle vient d'émettre en disant qu'aujourd'hui une lutte violente de principes opposés divise les théologiens, et en disant qu'il existe des sectes qui nient les *vérités fondamentales*, et qu'en conséquence le signe de l'unité n'existe pas ; car l'unité dans les principes est le point le plus important. Tant que l'on n'a pas observé l'unité dans les principes, on est bien éloigné de l'unité dans les conséquences.

Chronique

ITALIE.—D'après le rapport d'un M. Denis, secrétaire de l'ambassade d'Angleterre à Rome sur les conditions de la vie ouvrière en Italie, l'on constate par des chiffres comparatifs que de 1860 à 1870, l'état des salaires, de la mortalité, du bon marché de l'alimentation s'est notablement améliorée en Italie. Néanmoins, même écrivain constate que le mécontentement grandit de tous côtés, et que ce mécontentement implique des privations et des souffrances réelles. A quelles causes faut-il attribuer cette anomalie ?

D'abord, l'amélioration notée par la Statistique des salaires est purement relative : si être aussi affreux qu'en 1867, le sort de l'ouvrier italien est bien loin d'être satisfaisant. La proportion de la mortalité a diminué, mais reste encore très haute, étant de 27 pour 100 contre 17 pour 1,000 en Angleterre.

Si l'on s'arrête aux maladies infectieuses, c'est-à-dire accessibles aux moyens préventifs, la différence entre les deux pays est encore saisissante : pour la variole, 36 pour un million en Angleterre, 594 en Italie ; pour la diphtérie, 295 en Angleterre, 841 en Italie ; pour la fièvre typhoïde, 184 en Angleterre, 769 en Ita-